

Un concert d'éloges, des cris d'enthousiasme retentissent de toutes parts, une épaisse fumée d'encens s'élève, et le héros d'un si beau triomphe est M. Rossini, qui savoure délicieusement ce noble prix de ses travaux, sans dédaigner une autre récompense plus positive, et qui résonne, dit-on, plus agréablement encore à son oreille, car le grand maître est fortement d'avis que

La gloire sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.

Ferons-nous unisson avec ces nombreuses voix qui célèbrent le génie du *maestro* créateur de la partition de *Guillaume Tell*? Vraiment, un peu d'orgueil national nous en détournerait volontiers. Nous serons justes, cependant, mais nous ne serons pas de ceux-là qui dédaignent la musique française et les compositeurs français; qui, en fait de musique, n'élèvent d'autels qu'aux italiens, qu'aux allemands. Nous ne sommes pas de ceux, non plus, qui veulent que la musique soit soumise aux caprices de la mode. La mode est un des plus cruels fléaux des arts; avec elle, plus de règles certaines, plus de bases fixes, plus de beautés absolues, plus d'études réelles; elle brouille, elle bouleverse, elle dénature tout; elle traîne après elle l'extravagance, le dévergondage et le mauvais goût. Dans les Beaux-Arts, et malgré nos préjugés et nos habitudes, le sentiment du beau, souvent ébranlé, souvent obscurci, existe toujours, conserve son caractère, et retrouve tôt ou tard son pouvoir et son éclat. Ce sont donc les règles imprescriptibles, invariables du vrai beau qu'il faut consulter, plus que les lois fugitives de la mode; et dans une œuvre musicale, il faut, par exemple, se garder aujourd'hui de cette prodigalité de *fioritures*, de *crescendos*, de mouvements ternaires, de modulations à la médiante, d'accompagnements plaqués, qu'on trouve dans les œuvres de M. Rossini et de ses imitateurs maladroits.

M. Rossini lui-même a senti l'abus de cette recherche d'effets qui dépréciait souvent les beautés réelles de ses compositions. Pour son *Guillaume Tell*, il a cherché des inspirations dans son âme plus dans son esprit; il a voulu être simple et vrai, plus que riche et brillant, et il a souvent réussi.

C'est sans doute ce désir d'être simple qui lui a donné l'idée de commencer son ouverture par un solo de violoncelle. C'était peut-être aller trop loin, dans un grand sujet dramatique; il n'est pas toujours heureux de commencer par un solo, surtout par un solo d'instrument à cordes; c'est mal préparer l'auditoire. Quelque bien écrit qu'il soit, d'ailleurs, ce solo a paru long et froid. Mais les motifs qui suivent, ces conversations mélodieuses, vives et animées de la flûte et du hautbois, empreintes de la couleur locale, transportent déjà au milieu des montagnards de l'Helvétie. Un allegro entraînant, des sons belliqueux, l'expression d'un saint enthousiasme, des transports patriotiques, et du triomphe, complètent cette symphonie admirable.

L'introduction du 1^{er} acte est un chœur habilement coupé par des solos de ténor et de basse. Une jolie barcarolle, qui s'y trouve encadrée, forme un contraste avec des chants graves.

Cet acte est rempli de morceaux du plus grand effet; le beau duo: *Où vas-tu? Quel trouble t'agite?* renferme des passages sublimes; l'expression du ténor y est admirable. Plusieurs autres morceaux soutiennent continuellement l'admiration pendant cet acte; sans cesse le compositeur trouve le chemin // 156 // de l'âme pour la remuer des plus touchantes émotions. Il serait trop long de dire ici tous ces morceaux, entre lesquels on ferait difficilement un choix. Bornons-nous à citer encore le finale, largement écrit, et dans lequel le compositeur a donné l'essor à son énergie.

Le second acte n'est pas moins riche. Le lever du rideau offre le spectacle d'une chasse, que la mise en scène a rajeuni, et auquel la musique donne plus d'effet que jamais. Au bruit, au tumulte, succède le calme. Après une romance touchante, un duo, etc., vient un des plus beaux morceaux de la partition, celui de la conjuration. Les trois chefs expriment d'abord chacun un sentiment différent, dont le contraste est habilement rendu. Mais, enfin, l'amour de la patrie l'emporte dans leurs cœurs généreux; leurs accens de liberté deviennent unanimes, et leurs chants animés prennent un caractère plus sublime et plus solennel. Les Montagnards de chaque canton accourent et les environnent. Des chœurs savamment écrits, où se font remarquer d'habiles contrastes, retentissent d'accens énergiques, sauvages, terribles. Alors comme le génie du compositeur s'élève! et quelle puissance toute céleste l'inspire! Comme il sait maîtriser les sens et répandre dans l'âme du spectateur les mouvemens qui agitent tous les personnages! Ce morceau est assurément le plus beau de la partition.

Nous nous taisons sur les troisième et quatrième actes, non qu'il ne s'y trouve encore quelques belles choses, mais parce qu'ici M. Rossini se montre souvent froid et ordinaire. C'est un malheur pour la pièce, car l'attention se fatigue, l'admiration s'émousse facilement en fait de musique, et c'est surtout à la fin d'un opéra qu'il faut redoubler d'efforts et trouver de nouvelles ressources. Pourquoi, aussi, avoir coupé le sujet en 4 actes? Trois actes auraient pu suffire; l'ouvrage n'eût pas duré trop longtemps, et le compositeur aurait pu conserver sa verve jusqu'à la fin.

Quoi qu'il en soit, cette partition sera un des plus beaux titres de gloire de M. Rossini. On y trouve encore quelque abus des instrumens, quelques longueurs, quelques parties froides; mais il faut reconnaître qu'il a su y mettre le cachet du génie.

Nous ne dirons rien du poème. A quoi bon? n'est-il pas entièrement sacrifié au compositeur?

L'exécution instrumentale n'a pas toujours été sans reproche; les chœurs ont eu quelquefois de l'hésitation. Quant aux principaux chanteurs-acteurs, en général, ils méritent des éloges. Dabadie, Adolphe Nourrit, Levasseur, ont chanté et joué avec un grand talent. Mme Cinti-Damoreau, cantatrice excellent, s'est montrée actrice un peu froide.

Les ballets manquent d'originalité et paraissent trop longs, quoique les premiers sujets y figurent.

M. Solomé n'a pas peu contribué à la beauté de la représentation de cet ouvrage. Depuis long-temps il s'est fait une grande réputation en créant réellement l'art de mettre en scène. Tous ses tableaux sont habilement composés, ses groupes sont toujours placés de la manière la plus pittoresque; et les figurans, par lui disposés, deviennent des accessoires importants pour l'effet général.

Les décors sont de M. Cicéri [Ciceri], qui a été embarrassé pour reproduire quatre fois des sites agrestes de la Suisse. L'ensemble en est beau; M. Cicéri [Ciceri] entend bien la perspective scénique. Cependant, il est quelques parties qui nous ont semblé mal rendues, telles que les eaux.

L'Opéra n'a jamais montré un luxe mieux entendu. Il faut savoir gré à M. Lubbert de toutes les améliorations qu'il apporte à un spectacle aussi important pour la gloire des arts.

L'OBSERVATEUR DES BEAUX-ARTS, 13 août 1829, pp. 155-156.

Journal Title:	L'OBSERVATEUR DES BEAUX-ARTS
Journal Subtitle:	JOURNAL DES ARTS DU DESSIN, DE LA MUSIQUE, DE L'ART DRAMATIQUE, ETC.
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	13 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°39
Year:	DEUXIEME ANNÉE
Series:	None
Pagination:	155-156
Issue:	13 Août 1829
Title of Article:	SPECTACLES
Subtitle of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. – Guillaume Tell, opéra de MM. de Jouy et H. Bis, musique de M. Rossini
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None